

II

LES PAUVRES ÉCOLIERS

CHRONOLOGIE : *Les années d'études à Paris : à la Communauté de M. de la Barmondière, à celle de M. Boucher, au petit séminaire Saint-Sulpice (septembre 1693-septembre 1700).*

Depuis le jour fleuri du printemps 1257 où Robert de Sorbon, confesseur de Saint Louis, reçut de son souverain une maison de la rue Coupe-Gueule et y installa un collège pour loger seize pauvres maîtres ès arts aspirants au doctorat en théologie, le renom de la Sorbonne avait prodigieusement grandi. Dès le ^{xiii}^e siècle, attirés par la science de ses professeurs et par le bruit de ses controverses, des milliers d'étudiants, issus de tous les cantons d'Europe, sont venus chercher à son grenier leur subsistance intellectuelle. Près de l'illustre école et de sa chapelle corinthienne que Richelieu vient de rebâtir, sur les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève d'où l'on découvre les moulins de Montmartre et son couvent des Bénédictines (1), d'innombrables établissements ont surgi, annexés aux couvents, entretenus par les diocèses et les paroisses, alimentés par des libéralités nobles et bourgeoises ; riches et pauvres, ils fournissent le vivre et le couvert à cette jeunesse turbulente qui dévale chaque matin à travers les anciens chemins de vignes, bordés maintenant de pignons et de tourelles, encombrés d'enseignes, de tavernes et de boutiques et qui mènent au cours de la docte Université. Depuis l'abbaye de Sainte-Geneviève dont l'enclos jouxte Saint-Etienne-du-Mont, la place de Fourcy et le carrefour sinistre où se donne encore l'estrapade, jusqu'à la place Maubert où logent les Carmes et à la rue Saint-Jacques d'où viennent les pèlerins de Compostelle, presque chaque maison a son collège : collège de l'Ave Maria ; aristocratique collège de Navarre ; collège de la Marche ; collège Sainte-Barbe ; collège de Reims et de Coqueret près de l'église Saint-Hilaire ; collège

(1) Remplacé par l'église Saint-Pierre.

des Lombards et collège de Beauvais qui occupent l'emplacement du clos Bruneau ; collèges de Léman, de Laigle et de Marmoutier vers la rue Saint-Jacques ; collège de Cluny, entre la Sorbonne et les Jacobins ; collège d'Harcourt vers la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince ; collèges de Sées, de Bayeux, de Narbonne, d'Autun, le long de la rue de la Harpe qui conduit de la place (1) au pont Saint-Michel par Saint-André-des-Arts ; collèges des Prémontrés et de Bourgogne le long du couvent et de la rue des Cordeliers qui se dirige vers Saint-Germain-des-Prés.

Dans la maison de Saint-Sulpice, que M. Olier a fondée, face à l'église dont il fut curé, on loge aussi des étudiants en Sorbonne, dont on perfectionne l'enseignement par des lectures, des répétitions et des conférences. Mais l'éminent disciple de Saint Vincent de Paul et de Bérulle, préoccupé comme eux d'une réforme du clergé, a donné à son association un but plus précis : elle vise à la formation des prêtres, par un entraînement moral et religieux et par une initiation progressive à la liturgie, aux services du culte et au ministère paroissial. Ouvert depuis 1642, ce premier séminaire de France bénéficie déjà d'une haute réputation de sagesse et de vertu. C'est à cette source que Grignon de Montfort comptait se désaltérer. C'est à cette école d'apôtres que M^{lle} de Montigny le destine, dès qu'elle a pris connaissance de sa vocation.

Réfugié dans son « petit trou d'écurie », le futur clerc y fut nourri, nous dit-on, par la Providence, comme les oiseaux du ciel. Pourtant il fallut bien en sortir. Durant sa vie, il sera plusieurs fois tenté de s'abandonner ainsi aux charmes de la béatitude érémitique. Mais chaque fois l'appel des pauvres âmes le tire au dehors pour sa dérélition et pour sa joie.

Ce n'est pas Saint-Sulpice qui va l'accueillir. M^{lle} de Montigny a-t-elle jugé sa tenue trop excentrique pour plaire à cette compagnie policée ; a-t-elle reculé, en présence de son dénuement, plus complet qu'elle ne l'avait supposé, devant la charge d'une pension trop onéreuse ? Toujours est-il qu'en septembre 1693, le jeune Louis Grignon, contrevenant au destin tracé, entrât à la communauté de M. de la Barmondière. Organisée sur le modèle de sa grande aînée, elle en suivait les méthodes et en épousait l'esprit. Elle avait avec elle des relations de parente, mais parente misérable. En même temps que d'instruction, son œuvre était de charité. Elle recevait des clercs indigents et les préparait à leurs fonctions ecclésiastiques moyennant une redevance fort modeste complétée par des services divers. Les cellules y étaient étroites

(1) Aujourd'hui carrefour Médicis.

et les rations assez maigres. Dans l'intervalle des cours de Sorbonne et des exercices de piété, les élèves s'employaient à la cuisine et au réfectoire, balayaient les parquets, sciaient le bois, soignaient les malades à l'infirmerie et couraient en ville faire les commissions de M. le Supérieur.

Cette existence besogneuse n'était pas pour déplaire à notre petit campagnard. Elle répondait à son besoin d'austérités. Il s'en accommodait d'autant mieux que les règlements de la maison s'accordaient à merveille avec ses aspirations et ses goûts. M. de la Barmondière, homme d'oraison, prévenu contre les dangers de la vie mondaine, avait choisi pour constants modèles à présenter à ses disciples la pauvreté et les humiliations de Notre-Seigneur Jésus-Christ durant les trente années de sa vie cachée qui le préparaient en secret à sa mission de prêtre suprême. Il recommandait d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait sentir l'air du monde, de s'en éloigner par la mise, par la conversation et par les manières, en adoptant de préférence les actions qui passent pour les plus viles et les plus méprisables aux yeux du commun, de ne faire des visites qu'aussi rarement qu'il serait possible, de pratiquer la simplicité et la douceur, et grande dévotion enfin à la Sainte Vierge Marie, honorée comme dame et maîtresse de céans.

Le jeune homme n'est pas seulement prêt à l'obéissance, il est disposé à renchérir sur la rigueur des commandements. Son directeur, qui a tout de suite reconnu en lui une âme portée à la sainteté, est obligé d'intervenir pour modérer cette fringale de tourments qui le hante ; il lui fait rompre le vœu de silence qu'il s'est imposé pendant les récréations, mais il n'a pas vu la haire et la discipline que Louis Grignion tient cachées sous son matelas pour ne pas céder à l'ostentation du sacrifice.

D'ailleurs, tout se conjugue pour aggraver les difficultés ordinaires de la maison. On aborde alors les années les plus sombres du règne de Louis XIV. Les guerres incessantes, avec leur cortège de réquisitions, de surtaxes et de pillages, ont mis les campagnes aux abois. Les éléments s'en sont mêlés. La récolte de 1692 tristement déficitaire a été suivie d'une autre plus lamentable encore. Fénelon, dans une remontrance au Roi Soleil, l'avertit que ses peuples meurent de faim ; il lui montre les terres à l'abandon, les villes et les campagnes dépeuplées, la France entière pareille à un grand hôpital désolé et sans provisions. Le terrible hiver qui suit l'arrivée de Louis Grignion à Paris déchaîne une épouvantable famine. Le pain noir lui-même vient à manquer dans la capitale. Dans les collèges, on se nourrit d'un peu de bouillon d'herbes. Les

gens riches, à court d'aumônes, barricadent leurs demeures pour ne pas entendre les cris des bandes faméliques qui les assiègent. Le printemps lui-même ajoute à la désolation par une sécheresse générale contre laquelle on tente de lutter en promenant en grande procession, le 27 mai 1694, la chasse de Sainte Geneviève.

Dans ces conjonctures désastreuses, pour soulager ses camarades plus fragiles, Louis Grignion, mêlé à la horde des va-nu-pieds, va faire la queue à l'entrée des hôpitaux secourables, aux Convalescents de la rue du Bac ou aux Incurables de la rue de Sévres, dans les couvents et les bureaux de bienfaisance, ou à ces bouillons qui distribuent de la viande et des vêtements aux pauvres honteux. Il se présente aussi, avec trois de ses condisciples, pour aller veiller les morts de la paroisse, au profit de la communauté. C'est une terrible épreuve de fatigue qu'il ne consent pas à atténuer. Elle témoigne d'une résistance physique incroyable et d'une surhumaine volonté. Trois ou quatre fois la semaine, au cours de ces nuits lugubres, il ne s'accorde que deux heures de sommeil, partageant le reste entre la lecture spirituelle et l'oraison, qu'il fait toujours à genoux, mains jointes et le corps immobile. Il refuse même la modeste collation qu'on a l'habitude d'offrir aux gardiens pour soutenir leurs forces épuisées.

Ce tête-à-tête avec la mort, ce colloque farouche avec l'éternité, c'est une occupation digne de lui, un entretien à sa taille. Entre les yeux creux du cadavre et le regard du voyant, il a dû s'établir un échange singulier d'interrogations solennelles. L'un et l'autre s'affrontent et se mesurent, celui qui devine dans le silence de son cœur, celui qui derrière la porte entend maintenant résonner la parole imprescriptible ; finalement ils se comprennent et se rejoignent dans la même adorable vérité. Louis Grignion ne redoute pas ces conversations funèbres. Il y puise les salubres leçons qui le fortifient à jamais contre la frivolité des hommes. Un de ses compagnons rapporte qu'il se plaisait à découvrir la face des cadavres pour y contempler à nu l'envers de nos vanités.

Une nuit, il est à veiller un fringant cavalier foudroyé au sortir d'une nuit de débauche. Son corps répand une odeur infecte et son visage, dépouillé du masque de la vie, trahit par sa décomposition rapide l'affleurement d'une âme toute chargée de souillure. Une autre fois, c'est une dame de la cour, hier encore toute parée et recherchée de tous pour le plaisir. Son gardien, pensif, voit peu à peu sa beauté se transformer sous ses yeux en cette vision d'épouvante, en cet objet d'horreur qui fait fuir les voluptueux et met en déroute tous

les amants. On songe aux regrets de Villon sur les belles du temps jadis :

Corps féminin qui tant es tendre,
Poli, souët et gracieux,
A tous ces maux faut-il t'attendre ?
Oui, où tout vif aller és cieux.

Le tombeau est prodigue de ces antithèses stupéfiantes. Mais chacun y puise selon sa valeur. Ce n'est pas par délectation morose, pour flatter une curiosité malade ou entretenir en lui le goût du néant, que Grignon de Montfort soulève d'une main hardie le voile qui cache les prospérités humaines à l'heure de leur décomposition. Il demande au réalisme de la mort la certitude amère et consolante qui ne se confie qu'aux audacieux, le philtre puissant qui le délivrera du mensonge dont les lâches ne veulent pas guérir. D'un geste brutal, il tranche les illusions de la terre, les fleurs aimables dont il discerne le poison. Il a fait pour jamais le compte de l'éphémère et de l'éternel, celui de la fortune, des honneurs, de la beauté périssables et celui des biens qui résistent à la durée et qui s'emportent dans l'autre monde.

Les singularités qui lui vaudront par la suite tant de déboires proviennent toutes de ce simple fait : il a strictement abdiqué les privilèges d'ici-bas, et par conséquent renoncé aux efforts et aux usages qui servent à les obtenir ou à les conserver.

Ainsi, il se trouve avec les avides en état de protestation absolue. Tout ce qui attire leurs convoitises, avouées ou secrètes, tout ce qui alimente leurs désirs, excite leurs impatiences, tout ce qui a pour eux du poids et du prix, n'a pour lui pas plus de consistance qu'une ombre. Il n'a pas même besoin de fuir, il ignore. A ce point de contradiction, il n'est plus possible de se comprendre.

Le naïf M. Blain, son condisciple, situe assez bien Grignon de Montfort par rapport aux normes de la société bourgeoise. Il l'a vu reconduire un pauvre homme, chapeau bas, avec toutes les marques de la déférence. Il en est tout interdit. Le visiteur, avoue-t-il, lui avait paru « peu de chose » et sa personne ne semblait pas appeler tant d'honneur. Comment faire comprendre à cet homme de bonne compagnie que l'honneur ne se mesure pas au rang et à la richesse ; comment expliquer à ce Philinte, si ménager des conventions sociales, que l'Evangile n'a rien à voir avec les bienséances ?

Encore M. Blain est-il formé aux sentiments délicats. Son amitié et sa politesse le maintiennent dans les bornes de la surprise, sans qu'il verse dans l'indignation. Pour le vulgaire,

l'homme qui n'obéit pas aux consignes collectives, qui échappe aux cadres et aux lisières habituelles, qui dit oui quand les autres disent non, méprise ce qu'ils aiment et recherche ce qu'ils méprisent, et cela non en paroles — ce qui serait pardonnable et même amusant — mais en actes, non pas par hasard mais en permanence, celui-là est pire qu'un étranger, c'est un adversaire, un traître. Sa révolte tranquille menace ce qu'ils ont de plus cher : leurs aises. Ce jeune taciturne, qui ne peut entendre parler que de Jésus et de Marie, qui a fait un pacte avec sa langue, avec ses oreilles, avec ses yeux et ne leur tolère que des entretiens sacrés, on pourrait le traiter avec indulgence, comme on fait des insensés. Mais les plus grossiers soupçonnent en lui une grandeur gênante qui réveille un remords ou ravive un élan qu'ils ont étouffé. Dans la haine que suscite le contemplatif, il y a le sentiment vague d'une distance qu'on ne peut franchir, l'obsession d'un sommet qu'on ne peut atteindre, la revanche d'un amour-propre humilié.

Les camarades de Louis-Marie, quoique de conditions plus relevées que ceux de Rennes (bon nombre d'entre eux deviendront des prêtres honorables), ne sont pas exempts de ces accès de bassesse qui secouent parfois les multitudes. Lorsque certains d'entre eux, dans la cour de récréation, se plaisent à le souffleter, à le frapper à coups de gaules d'osier par dérision pour ses pénitences, ce ne sont pas là des jeux innocents. Je discerne dans leurs brimades l'obscur jalousie qui pousse les foules à l'immolation des élites. Je crois entendre un écho des cris du prétoire et la ruée des bourreaux contre le Christ aux outrages.

Grignon de Montfort ne se prend pas pour le Christ. Mais comme il ne cesse de penser à son grand modèle et de se comparer à lui, il juge que les tourments qui lui viennent d'autrui, ceux que par surcroît il s'impose, ne seront jamais à la hauteur de ses fautes et ne compenseront pas son indignité. Il ne résiste pas aux méchants, parce que son Maître lui a dit de tendre l'autre joue, et aussi parce qu'il voit dans les souffrances toujours méritées une libération et un rachat. L'assurance d'être toujours en retard sur sa dette, il la formule avec une sainte modestie, dans ses lettres à l'oncle de Vizeule : « Que Dieu n'entre point en jugement avec moi, écrit-il, car je ne fais point de profit de ses grâces ; je ne fais que l'offenser tous les jours. »

On remarque beaucoup ses « absences » mais on se contente d'en sourire, sans se demander ce qu'il en fait. Un ami l'ayant conduit chez un religieux d'importance, futur prélat, l'étrange visiteur est resté muet, les yeux à terre. Qui nous

en dira les raisons ? Peut-être le douillet chanoine, malgré son lustre, n'avait-il rien à communiquer à son humble confrère qui valût la peine de le déranger de son oraison. Grignion l'a jugé implicitement. Il a pris congé sans bouger de sa compagnie inutile. Il s'est évadé par le dedans.

Lorsqu'il arrive en Sorbonne, dans la salle des conférences, il a coutume de s'agenouiller et de se mettre en prière, sans prendre garde aux quolibets : c'est sa préparation au travail ; il se maintient ainsi à un niveau auquel les paroles des docteurs seront obligées de monter.

Un jour, on l'a vu chez un banquier, attendant un compagnon, et tombé en oraison dans le vestibule où se presse la clientèle, où passent et repassent les laquais affairés. Cette fois encore, son religieux compagnon n'a pas compris, lui qui ne s'étonne pas d'être dans ce lieu insolite et de s'y trouver à son aise. Grignion, plus sensible aux vraies convenances, éprouve le besoin d'établir autour de lui une zone de protection contre le mauvais air qu'on y respire et d'expulser les démons de l'avarice par une espèce d'exorcisme.

Au milieu des affronts et des amertumes, il ne se départ pas ainsi d'une quiétude invulnérable. Il sent partout la morsure du péché — le sien et celui des autres — mais il connaît le remède, qui se trouve dans le sacrifice, toujours à notre portée. Il goûte ainsi dès cette terre un sentiment qui ressemble aux douleurs du Purgatoire, transfigurées en joie par l'espérance. Sa confiance est si sereine dans le secours assuré d'en-haut, qu'elle semble à certains moments forcer la sollicitude du ciel. On raconte qu'ayant besoin d'un vêtement neuf et ne possédant pas trente sols, il envoya son voisin de cellule chez le tailleur muni de cette somme dérisoire. « Allez, dit-il au jeune garçon qui se récriait, ne vous mettez pas en peine, et si le marchand veut vous vendre le vêtement plus cher, adressez-vous à la Providence. » Ainsi fut fait. Et comme l'obéissant commissionnaire s'en revenait au logis, congédié par le marchand qui demandait deux pistoles et qui le prenait pour un mystificateur, il rencontra notre futur thaumaturge qui l'accueillit en souriant : « Voyez, lui dit-il, durant que vous étiez à prier Dieu, une personne m'a fait don de ces deux pistoles. Retournez, je vous prie, et cette fois, on vous remettra l'habit. »

Quand on observe la vie extérieure du bienheureux, on est frappé par un certain caractère extraordinaire des événements qui la composent. Ils ont presque toujours l'air d'avoir été disposés à son intention, soit qu'ils lui apportent l'aide matérielle dont il a besoin, soit qu'ils sollicitent à point nommé sa démarche. Tantôt une pauvresse l'aborde et lui

conte ses misères : il lui faut trente sols pour la tirer d'embarras, et c'est justement la somme qu'il a dans sa poche. Tantôt c'est un prêtre indigent qui se présente à lui au moment précis où il vient de recevoir de sa mère la soutane qu'il va lui donner. La fréquence de ces occasions ne permet pas de les attribuer au hasard. Si elles semblent ainsi servies à propos, si bien emboîtées qu'elles rendent pour ainsi dire lisible le canevas de son destin, n'est-ce pas à dire que les âmes prédestinées jouissent d'un instinct supérieur qui les dirige et d'une force qui attire à elles les objets mêmes de leur sanctification ?

D'avoir solidement établi son centre de gravité lui confère une stabilité imperturbable. Derrière toutes les conjonctures il reconnaît la main de Dieu ; il sait de science assurée qu'il le dessein qui la guide est toujours miséricordieux ; même quand il ne discerne pas le but immédiat, il connaît la raison suprême qui n'est jamais autre que l'amour.

Le 18 septembre 1694, M. de la Barmondière est enlevé à ses obligés par une mort foudroyante. L'émotion est considérable. On le révere et on le pleure comme un saint. On réclame des reliques. Tout son troupeau désarmé sent planer sur lui les malheurs que sa présence semblait conjurer. Seul, Louis-Marie, pourtant plus menacé que quiconque par l'avenir, ne se trouble pas, et beaucoup de ses compagnons s'en indignent. L'un d'eux, plus clairvoyant que les autres, le désigne par ce mot profond : « Monsieur Grignion, vous êtes un grand saint ou un grand ingrat. » De vrai, une telle attitude ne peut s'expliquer que par des qualités extrêmes. Se trompant sur les apparences, on pourra supposer chez Grignion les pires noirceurs, on ne pourra jamais l'accuser de fadeur et de médiocrité.

Pour lui, très simplement, il s'avoue dans cette lettre :

« Monsieur et très cher oncle. M. de la Barmondière, mon directeur et supérieur, est mort et fut inhumé dimanche dernier avec le regret de toute la paroisse de Saint-Sulpice et de tous ceux qui l'ont connu. Il a vécu en saint et il est mort de même. C'est lui qui a fondé le séminaire où je suis et qui m'y a reçu pour rien et m'a fait tant de bien. Je ne sais pas encore comment tout ira, si j'y demeurerai ou si j'en sortirai. Quoi qu'il arrive, je ne m'en embarrasse pas. J'ai un Père dans les cieux qui ne manque jamais ; il m'a conduit ici et m'y a conservé jusqu'à présent ; il le fera encore avec ses miséricordes ordinaires... »

La Providence, répondant à ses vœux secrets, l'achemine par les voies douloureuses qu'il a désormais choisies. La mort de leur directeur disperse les étudiants de M. de la Barmon-

dière. Les plus fortunés vont grossir les rangs des élèves de Saint-Sulpice. Grignon de Montfort, qui ne dispose d'aucun moyen, est entraîné à descendre d'une marche l'escalier de la chère humilité. Il trouve asile dans la pension de M. Boucher, sise au collège Montaigu, sur le chemin qui va de Sainte-Geneviève à Saint-Etienne-du-Grès. On la nomme « Communauté des Robertins, ou des Pauvres Ecoliers ». Les études et les directions y sont excellentes. Mais la misère y est extrême. Les pauvres clercs y sont astreints aux besognes les plus obsédantes. La nourriture de rebut qu'ils préparent eux-mêmes : viande rare des grands jours, plat de navets ou riz à l'eau des jours ordinaires, ne parvient pas à les soutenir.

Lous-Marie, miné par la fatigue, les privations, les austérités, tombe gravement malade. Une nouvelle étape le conduit à l'Hôtel-Dieu. On y est soigné avec zèle par les sœurs de Saint-Augustin ; on y reçoit les visites des bonnes Dames de la Charité, dont la règle, établie par saint Vincent de Paul, prescrit d'agrémenter le menu des pauvres malades et « de les consoler et esjouir doucement ». Tout à l'honneur « d'être dans la maison de Dieu », il semble indifférent à ses cruelles souffrances. Pourtant, son état est alarmant. La saignée, brutalement pratiquée, le mène aux portes de la mort. On prépare un linceul pour l'ensevelir, lorsque, averti par un pressentiment, le moribond annonce sa guérison prochaine. Dieu le forge et le reforge avec amour pour les prochaines batailles. Le voilà à nouveau brandi, vaillant et clair comme une épée.

★★

Sortant des courants imprévus, notre héros, à ce point de son histoire, se trouve entraîné vers le lieu même qu'il s'était d'abord assigné pour retraite. Un vent favorable le pousse tout à coup jusqu'au port de Saint-Sulpice, qu'il jugeait inaccessible et dont il s'était cru définitivement écarté. En dépit de l'effacement du jeune homme, la célèbre maison pensait à lui. Elle le suivait des yeux par le truchement de M. Bauyn. C'était un homme, dit-on, plein de vertu et qui pratiquait la mortification jusqu'à un degré héroïque. A diverses reprises, M. de la Barmondière lui avait confié la conscience de son élève et il se trouvait être, en outre, de concert avec M. Brenier, directeur du Petit Séminaire ; ayant remarqué les précieuses qualités du jeune clerc, il souhaitait l'avoir pour disciple. Il s'en ouvrit à l'une de ses pénitentes, M^{me} d'Allègre, celle-là même dont Saint-Simon a esquissé le portrait et qu'il a montrée, ivre de la lecture des Pères du désert, allant seule « de son pied » chercher la Thébaïde tandis qu'on la cher-

chait à Paris. Cette dévote peu banale consentit à reporter sur la tête de son protégé la pension maintenant inemployée dont elle dotait l'établissement de M. de la Barmondière. M. Bauyn, d'autre part, y fit ajouter, toujours à l'insu de l'intéressé, le bénéfice d'une chapellenie de Notre-Dame, fondée et desservie en l'église paroissiale de Saint-Julien de Concelles, à deux lieues de Nantes. Par le concours de tant de volontés rassemblées, Louis Grignon se trouva inopinément pourvu des trois cents livres annuelles exigées pour l'inscription au Petit Séminaire de Saint-Sulpice.

L'enseignement y était le même qu'au Grand Séminaire, distribué par les mêmes méthodes, dans un esprit identique, et sous la surveillance générale de M. Tronson, successeur de M. Olier. Mais les bâtiments et la clientèle étaient plus modestes. Louis Grignon y bénéficia d'un régime très adouci. Dispensé des servitudes ménagères, il put se livrer plus complètement à sa préparation spirituelle. Les conférences et les répétitions de M. Brenier remplacèrent avantageusement pour lui les cours de l'Université, qu'il put abandonner, ne briguant pas ses diplômes trop onéreux pour sa bourse et inutiles à son futur apostolat. D'ailleurs, le crédit de la Sorbonne subissait à ce moment même une certaine éclipse. La science de ses maîtres portait mal sur un auditoire trop nombreux et habitué à l'indiscipline ; la routine des cahiers dictés ôtait aux séances leur animation ; enfin s'il faut en croire le témoignage de Fénelon, la doctrine de la maison commençait à être sérieusement altérée par le jansénisme.

A Saint-Sulpice, le règlement comportait, en dehors des exercices scolaires, l'attribution à chaque étudiant de diverses fonctions administratives. M. Brenier confia au nouveau venu deux emplois qui lui convenaient à merveille, parce qu'ils favorisaient la dévotion toute particulière qu'il avait vouée à la Sainte Vierge. Il le chargea de l'entretien de l'autel de Marie dans l'église de Saint-Sulpice et le nomma bibliothécaire de la communauté. C'est là, de toute évidence, qu'il s'est familiarisé avec la pensée des Pères et qu'il a meublé sa mémoire de leurs citations. Il y épuisa, dit-il, tous les ouvrages qui traitaient du culte marial. Parmi eux figuraient sans doute en bonne place les livres de Bérulle et de l'école de l'Oratoire, ceux de Bourgoing, de Condren, de Surin, de M. Olier, la *Voie de la Croix*, et le *Saint Esclavage de l'Admirable Mère de Dieu*, de M. Boudon, dont il semble avoir fait depuis lors sa nourriture habituelle. Un projet de son adolescence, éclos à Rennes, sur les bancs des Jésuites et qui ne l'a jamais quitté, prend une forme nouvelle, encore provisoire : il fonde parmi ses condisciples, avec approbation de

son supérieur, une Société de l'Esclavage de la Très Sainte Vierge.

Un penchant aussi nettement affirmé ne manqua pas de faire impression sur M. Brenier, qui l'encouragea par d'autres moyens. Chaque samedi, depuis plus de deux siècles, les étudiants de tous les collèges envoyaient à Notre-Dame une délégation pour prier la Vierge Marie. M. Brenier restait fidèle à cette coutume et Louis Grignon fut l'un des deux ou trois élèves qu'il choisit pour l'accompagner. Cette cérémonie l'enchantait. Passé la Seine sur le petit pont bordé de boutiques, on longeait le marché aux fruits et aux volailles, ce jour-là en pleine animation, pour déboucher, à travers le désordre des ruelles, des maisons basses, des vingt petites églises de la Cité, sur le parvis étroit où s'entassaient les échopes des marchands de cierges et de médailles. Le jeune homme ne pénétrait jamais sans émotion sous le grand portail que dominent la galerie des rois et la rose flamboyante. Il assistait, le cœur chantant, aux offices somptueux, tout ruisselants d'encens, tout rutilants de chanoines. Puis, dans la chapelle dédiée à sa Patronne, il allait vénérer ses saintes reliques : un pan de son voile, quelques gouttes de son lait, qu'on gardait pieusement serrées dans une table d'argent massif.

Un autre pèlerinage, plus merveilleux encore, l'attirait. C'était celui que faisait à Chartres, une fois l'an, la communauté, en souvenir de M. Olier, qui, pour la première fois, l'accomplit après l'achèvement de son séminaire. En 1699, Grignon de Montfort fut désigné pour cette mission, avec l'un de ses condisciples. Ce long voyage à pied, cette détente au grand air, après six ans de claustration citadine, ravivaient en lui un instinct profond qu'il tenait du Celte et du campagnard. Notre-Dame de Paris passe pour avoir été construite sur l'emplacement d'une très vieille église dédiée à la Vierge. La cathédrale de Chartres, plus ancienne encore, recèle dans sa crypte « la Vierge noire qui doit enfanter », à qui les druides, héritiers eux-mêmes d'une tradition jamais rompue, rendaient déjà un mystérieux hommage. Au fil de la route droite, parcourue cette fois sous la brûlure de l'été, avant de voir s'élever au-dessus des blés « la flèche inimitable », notre marcheur croise des groupes de faucheurs et ne peut se retenir d'aller à eux. Plus qu'à Paris avec les commerçants et les valets, il se sent ici de plain-pied avec la population rurale. Il aborde les passants sans contrainte, cause avec eux de leurs travaux, partage familièrement leur repas sur le versant d'un talus, à l'ombre d'un arbre, près d'une fontaine, et quand les pauvres gens, par habitude, psalmodient leur plainte éter-

nelle, l'esprit d'amour fait monter à ses lèvres les paroles qui compatissent et qui rassurent. Ces entretiens improvisés, jaillis du cœur en présence de la vie, il en a vu les effets, il a compris que c'était là les plus profitables des sermons.

Des cellules du séminaire, il a élu par vocation la moins confortable. Elle n'a point de feu, même au plus rude de l'hiver. Pourtant, notre ascète, ne jugeant pas sa pénitence assez rigoureuse, invente de curieuses mortifications. Il se refuse tout vêtement chaud et imagine de couper la semelle de ses bas pour imiter François d'Assise. A l'aide d'un travail intense de méditation et de lectures, fortifié par les retraites annuelles qu'il va faire à l'ancienne léproserie de Saint-Lazare, chez les prêtres de la Mission, il se prépare à l'ordination dont il franchit les degrés successifs et, devenu prêtre, il célèbre, au cours du mois de juin 1700, sa première messe dans la chapelle bien-aimée où, depuis cinq ans, il va chaque jour converser avec la Madone.

Ainsi mûrissait, dans les longues heures de recueillement, le fruit de la vie intérieure. Fort judicieusement, la Communauté de Saint-Sulpice, soucieuse de donner aux futurs prêtres qu'elle recevait la formation complète qui convient à leur ministère, associait à l'action des livres et de la prière la pratique des œuvres extérieures et cette science de comportement des âmes qui ne s'acquiert que par le contact des choses et par l'expérience des réalités humaines. Grignon de Montfort enseigna le catéchisme aux enfants de la paroisse. Malgré les progrès accomplis par M. Olier, c'était encore la plus pauvre et la plus dégradée de la capitale. On y rencontra à chaque pas le spectacle de la licence et de l'impudicité. La rue de Tournon est alors le lieu de prédilection des duellistes, sourds aux édits du cardinal. Toute proche, de l'autre côté de la rue des Aveugles et de celle du Petit-Bourbon, se tient la foire Saint-Germain, dont le singulier voisinage empoisonne les abords du sanctuaire. Peu d'années auparavant, on signale des vendeurs d'amulettes et de talismans jusqu'à la porte de l'église. A l'intérieur de l'enceinte, on trouve des farceurs et des joueurs de marionnettes, des montreurs d'animaux sauvages, des boutiques de changeurs, de regrattiers, de barbiers et de taverniers. On y mène grand bruit. On y boit beaucoup de vin et de cervoise.

Le libertinage de la Foire ne sévit que deux fois par an, à la Chandeleur et aux Rameaux ; le scandale du Pont-Neuf est en permanence. C'est le plus beau pont de Paris et sa promenade la plus populaire. Portant, à la pointe de la Cité, sur la place Dauphine, qui a remplacé la treille du Roi, il franchit la Seine en deux enjambées et découvre de ses para-

pets le plus somptueux panorama de la capitale, du pont Royal au Collège des Nations, de la Sainte-Chapelle aux galeries du nouveau Louvre et des Tuileries. Son pittoresque séduit les amoureux d'art et ses attractions allèchent la curiosité des badauds. Leur troupe naïve s'accroche aux étalages en plein air où l'on débite la poudre d'orviétan, les onguents et les élixirs de longue vie, haye devant les tréteaux bariolés où opèrent les arracheurs de dents au son de la vielle et du rebec. La Fontaine, il n'y a guère, y venait admirer les tours du singe Fagotin. Molière y rencontrait Jodelet et Scaramouche habillé de noir et pinceur de guitare, dont il reçut, dit-on, sa première leçon de comédie.

La liesse populaire ne va pas sans quelques écarts. Le vulgaire, quand il folâtre et s'esbaudit, ne met guère de choix ni de frein dans ses divertissements. Il passe, sans s'en apercevoir, de la saine gaité à la bassesse crapuleuse et accueille tous les plaisirs avec la même indulgence. Il n'en est pas de même de l'homme de Dieu, instruit des commandements du Seigneur et qui a pris, pour ainsi dire, à sa charge, le salut de ses créatures. Dans le boniment du bateleur, le couplet graveleux et la gravure obscène qu'on distribue, il discerne l'appât qui caresse et déchaîne en nous la bête endormie. Il pense aux âmes oisives, si imprudemment ouvertes à la corruption, à cette mort qui, dit Jérémie, entre par nos fenêtres. Comme le dompteur dans le cirque, il tombe dans cette foule en folie. Du trottoir, il interpelle l'imposteur, couvre sa voix et les rires de l'assistance qui, d'abord interloquée, s'attache à sa parole de flamme. Le prodige qui devait se renouveler si souvent s'accomplit. La foule, prompt aux revirements, criblée par ses invectives qui pénètrent comme des flèches au vif des consciences, chancelle, oscille et finalement s'écarte et se disperse, tandis que le victorieux, sous le regard du charlatan ébahi déchire les livres impurs et les chansons blasphématoires.

Ailleurs, des jeunes gens échauffés s'apprêtent à vider leur querelle à la pointe de l'épée. Grignon se précipite. Il lève contre des armes de mort son crucifix, arme d'amour. Il adjure les adversaires de sauver leur âme en danger de péché mortel. Les forcenés s'apaisent, remettent la lame au fourreau, se réconcilient. L'un d'eux, plus tard, se fera prêtre, en souvenir de cette journée.

Dès ce moment, nous sentons cet athlète de Dieu en pleine possession de sa puissance et décidé à en user avec la dernière énergie. Il y a deux faces dans son caractère, nullement contradictoires. Livré à la vie intérieure, il plonge facilement jusqu'à l'extase mystique. Aux prises avec le monde ennemi,

il se sent l'audace d'un combattant. Autant il verse de douceur et d'onction sur les pauvres, les innocents, les repentis, autant sa violence l'emporte contre le mal. Jamais il ne plie ni ne se résigne. Il ne baisse pas les yeux, il regarde l'agresseur en face et lui fait front. Il donnera plus tard cette consigne à ses disciples de ne jamais tolérer qu'on fasse offense devant eux à la morale du Christ. De Jésus et de Marie il s'est fait le chevalier servant, l'homme-lige, il porte au tournoi leur blason et leurs couleurs et ne reculera pas d'un pouce dans la guerre sainte.